

Ida ou le délire

De Hélène Bessette

A	B	C	D	E	F	G	H	I
A	B	C	D	E	F	G	H	I
J	K	L	M	N	O	P	Q	R
J	K	L	M	N	O	P	Q	R
S	T	U	V	W	X	Y	Z	
S	T	U	V	W	X	Y	Z	
a	b	c	d	e	f	g	h	i
a	b	c	d	e	f	g	h	i
j	k	l	m	n	o	p	q	r
j	k	l	m	n	o	p	q	r
s	t	u	v	w	x	y	z	
s	t	u	v	w	x	y	z	

Sex Pistols Font

conception et interprétation :
anaïs de courson

lumière :
bastien courthieu

scénographie et costume :
claudia jenatsch

Création à la Maison de la Poésie à Paris du 25 janvier au 19 février 2012
coproduction ahora ya / La Maison de la Poésie, avec le soutien de Lilas en Scène et de la Ville de Paris

contact :
anaïs de courson
06 14 39 47 11

LA TERRASSE CRITIQUE / *Ida* ou le délire

Anaïs de Courson emplit la petite salle voûtée de la Maison de la Poésie des mots d'Hélène Bessette. La vie et la mort d'une employée de maison se déploient devant nous. Ça roule, ça fuse, ça claque, ça tinte, et c'est très beau.



Crédit photo : Emmanuel Turllet Légende : « Anaïs de Courson, une musicienne de la langue. »

« *Je lui disais toujours / Ida. Regardez pas vos pieds comme ça. Levez un peu la tête. Pourquoi baissez-vous la tête comme ça ? Vos pieds... vous les connaissez. Ils ont grandi avec vous. Vous les avez toujours vus vos pieds. Vos pieds. Pas vrai. Ida. Ce que je vous dis. C'est la pure vérité. Votre vie bornée par vos énormes pieds. Du combien chaussez-vous ? Votre pointure ? Du combien c'est que vous pouvez chausser ? Ida.* » Comment parler de l'admirable monologue que présente actuellement Anaïs de Courson à la Maison de la Poésie sans donner, en préambule, un large aperçu de la langue (si belle, si particulière) d'Hélène Bessette (écrivaine injustement oubliée, née en 1918, disparue en 2000). « *Ne faites pas cette tête-là. Si je vous parle de vos pieds. Des pieds... ça vaut bien la tête. Est-ce qu'on se passe mieux des pieds que de la tête ? Justement je vous demande Ida pour l'amour du ciel. Levez la tête.* » Partie sur les chapeaux de roue, la comédienne s'élanche comme dans une course folle, se laisse traversée par un flot discontinu de mots, de phrases, de rythmes, jusqu'à en perdre souffle, en balançant les bras, en syncopant sa diction, en jouant non seulement de sa voix, mais aussi de son corps.

Le « chant incarné » d'une artiste virtuose

Immédiatement happés par ce « chant incarné » d'une grâce étonnante, les spectateurs restent comme saisis durant de longues minutes, manifestement ébahis par le rythme, par l'énergie de cette entrée en matière. Les yeux rivés sur Anaïs de Courson, ils sont en prise directe avec le moindre de ses déplacements, de ses mouvements, la moindre de ses modulations, des aigus jusqu'aux graves. Il faut dire que cette performance d'une heure révèle le talent d'une artiste virtuose. Loin de tout formalisme, de toute affectation, l'interprète se fait musicienne pour restituer sur scène le choc que fut pour elle la découverte de cette écriture. Elle le fait avec humour et profondeur. Embarqués dans cette narration où la vie et la mort d'une employée de maison prénommée Ida prennent une dimension quasi mythologique, nous voyons défiler devant nos yeux toutes sortes de représentations imaginaires. Une femme qui ne voit que ses pieds. Une femme qui se prend pour un oiseau de nuit. Un corps percuté par un camion... Tout cela se succède et se mélange de façon très joyeuse, créant un moment de poésie entre abstraction et authenticité.

Manuel Piolat Soleymat

Ida ou le délire à la Maison de la Poésie : Anaïs de Courson habite le texte d'Hélène Bessette



Dans la Petite salle de la Maison de la Poésie, l'époustouflante Anaïs de Courson porte seule en scène le dernier texte publié d'Hélène Bessette « Ida, ou le délire ». Dans une performance totalement bouleversante, la comédienne redonne vie à « une veillée funèbre qui ne finira jamais ». Magistral.

Auteure aujourd'hui méconnue, Hélène Bessette a eu son heure de gloire dans les années 1950. Publiée chez Gallimard, reconnue par des pairs aussi illustres que Marguerite Duras, Nathalie Sarraute ou Claude Mauriac, créatrice de la revue *Le Résumé* (1 numéro), elle publie son dernier livre, « Ida ou le Délire » en 1973. Après, elle continue toujours à écrire mais ne sera plus éditée jusqu'à la fin de sa vie, en 2000. Aujourd'hui, ce sont les éditions Léo Scheer qui ont repris le flambeau. Dans son passionnant journal de la création de la pièce, la comédienne et metteuse en scène Anaïs de Courson, raconte que c'est dans une librairie qu'elle a découvert Hélène Bessette. Et qu'il a fallu plusieurs années de maturation pour arriver à ce projet : « Ida, ou le délire ».

Seule en scène, sur un plateau incliné, dans une longue robe blanche un peu rêche - voire monacale- la conceptrice et interprète de ce spectacle poétique raconte Ida. Ou plutôt tout ce qu'on ne sait pas d'Ida, la servante vieillissante, intelligente, aux grands pieds qu'elle fixait trop et qui est morte soudainement, renversée et projetée par un véhicule. Une femme secrète, sur laquelle ses patronnes ont des *a priori*. Si le texte est parfois décousu, c'est toujours avec a propos; un peu à la manière des tropismes de Nathalie Sarraute, mais comme si ces tropismes pouvaient avoir plusieurs voix, alors même que la seule voix dont Bessette parle, Ida, est morte. Sa voix, Anaïs de Courson en maîtrise chacune des intonations, graves et puissantes. Elle offre pendant près d'une heure des modulations toujours passionnantes et qui donnent tour à tour le fou rire et le frisson. Dans une lumière aussi élégamment déclinée que l'écho des mots, elle sait se figer, assise devant une fenêtre en cave ou allongée, aussi bien que se projeter contre les murs devant l'absurde d'une méconnaissance irréparable : Ida. Elle offre ainsi à son public médusé une grande interprétation d'un texte dont elle suggère toutes les nuances. « Ida ou le délire » est tout simplement un grand moment de poésie, de théâtre et de vie.

LA CRITIQUE DE **PARISCOPE** (Marie Plantin)

C'est un travail magnifique, évident, sincère. Nécessaire aussi. Car qui connaît aujourd'hui l'auteur Hélène Bessette, contemporaine de Marguerite Duras et Nathalie Sarraute, passée aux oubliettes de la mémoire littéraire ? Anaïs de Courson exhume ce texte, « Ida ou le délire », pour le dire, l'agir, l'offrir, dans la petite salle voûtée de la Maison de la Poésie. Ce n'est pas une confidence malgré l'intimité de la situation, la proximité physique entre la comédienne et son public. C'est plutôt une danse, malgré l'incongruité du terme par rapport à une forme sollicitant plus l'écoute que le regard. Et pourtant. Mouvements internes d'un texte aux voix éclatées et convergentes, nerveux, rythmé qui avance en collages, associations d'images ou coqs à l'âne. Gestuelle de la comédienne, déliée, gracieuse, tantôt abstraite tantôt illustrative, mais jamais réaliste (à bon escient), soulignant l'espace mental qu'elle déploie par le verbe. Avec assurance et délicatesse. Trajectoires et dessins de ce corps dans le territoire triangulaire du plateau, parfois doublé d'une ombre portée. Anaïs de Courson est précise, elle maîtrise son instrument autant que sa partition. La comédienne s'est approprié la langue de Bessette, sa respiration, ses humeurs, avec un tact fou. Elle est parvenue à transformer l'écriture en matière scénique. « Ida ou le délire » nous parvient dans sa pluralité de voix, limpide. On a pourtant affaire à une forme ondoillante entre romanesque et prose poétique qui n'est pas sans rappeler les recherches formelles à l'époque du Nouveau Roman. Une parole diffractée, plusieurs points de vue sur un sujet unique qui suscite polémique : Ida. Ida est une femme de pas grand-chose, à peine une personne comme « ils » disent, domestique dont la mort brutale délie les « mauvaises » langues de son entourage. Ida, de par son décès provoque un délire verbal alentour, une tentative vaine de percer son mystère. De cette valse de voix se révèle en creux une idée d'Ida, figure discrète et secrète née de la plume d'Hélène Bessette.

LA CRITIQUE DE **LA TERRASSE** (Manuel Piolat Soleymat)

[...] cette performance d'une heure révèle le talent d'une artiste virtuose. Loin de tout formalisme, de toute affectation, l'interprète se fait musicienne pour restituer sur scène le choc que fut pour elle la découverte de cette écriture. Elle le fait avec humour et profondeur. [...]

*"Fasten your seat belt,
this is going to be a bumpy night."*
All About Eve, Joseph L. Mankiewicz

Origine du projet

J'ai découvert Hélène Bessette par hasard un mois de mai - ma libraire parlait d'elle à un client, il est parti, j'ai pris le livre. C'était Suite Suisse.

S'en est suivie une rencontre incroyablement forte avec cet auteur hors normes, fondatrice et membre unique du **Gang du Roman Poétique**.

Après quelques mois de maturation, l'idée de Ida ou le délire, d'une seule voix, au théâtre, s'est imposée. J'ai commencé à travailler.

Le travail de plateau proposé se revendique de ce que j'ai ressenti à la lecture de l'œuvre. Fidélité à l'écriture pas comme principe, mais comme jubilation.

La pièce, ombre portée de l'œuvre littéraire, mais ombre portée comme au ciel, l'œuvre littéraire comme tremplin sur lequel on saute à pieds joints - et le corps projeté dans les airs. A la rencontre de Ida.

Anaïs de Courson

La langue.

Ce qui frappe d'abord, c'est cette écriture rêche, incroyablement précise, portée par un rythme suffoquant. L'expérience de la lecture est une expérience physiquement éprouvante. On suffoque, on est à bout de souffle, on se détend, on rit, beaucoup, on lévite, on chute, on se glace. Il y a des sensations très nettes de froid, de chaleur, d'ombre, de lumière. Une traversée physiologique qui compromet tous nos systèmes internes.

Je ne sais pas comment elle fait ça, c'est comme si les mots étaient couverts de plusieurs couches d'écorce et elle, elle opère comme une scission, comme si brusquement l'écorce explosait, et on a à faire au mot nu, vif et nu. Atomique.

Ces mots nus, c'est ce qui m'a donné envie d'essayer. Est-ce qu'ils pouvaient passer par la parole de l'acteur sans que la voix les couvre à nouveau d'écorce ?

Une voix humaine peut-elle se couler dans la voix d'encre d'Hélène Bessette ?

La présence.

Le choc de cette langue un tant soit peu surmonté, c'est un rapport à soi-même et au monde. Une impression d'acuité intense des sens, d'une perception plus nette, pas d'une réalité objective mais de ce qui nous appartient en propre dans notre façon d'être et de percevoir, d'agir, de comprendre.

C'est une matière incandescente qu'on a entre les mains. Ça pulse, dans le sens du pouls, du passage du sang dans les veines, de la montée du sang au cerveau, du passage de l'air dans le corps. Des pieds à la tête. La cadence effrénée du texte est celle de la vie.

Irrésistiblement, on est attiré dans cette veillée funèbre qui ne finira jamais. On est chacun une non-Ida, face à l'absence de Ida. Face au mépris. A la diminution. Au délire de vouloir être. Etre-humain.

Ida est morte. Ce sont les derniers mots du récit, et son leitmotiv.

Ce faisant elle est devenue plus vivante que nous, et soudain c'est nous, les vivants, qui ne vivons plus. Mais qui était Ida ? Qu'était Ida ? Et puisqu'elle est morte c'est donc qu'elle a vécu ? C'est ce qui avait échappé. A notre insu, Ida vivait. Et nous ? quoi ? Ida victorieuse.

La Chose-Ida, le cas Ida, Ida sans majuscule, Ida minuscule, Ida vieille usée fatiguée, Ida comme de la famille, Animal-Ida attaché à son maître, Ida-monstre.

Ida, employée de maison des Besson, des Gertrude, des Mercier, s'est fait renverser par un camion. *Je lui disais toujours. Ida. Regardez pas vos pieds comme ça.*

Ida ou le délire est un chassé-croisé de voix en variation, en dissonance, en écho, en contrepoint, en sourdine, en fanfare pour : Ce qu'on ne comprend pas. La mort de Ida.
Et en même temps : une symphonie pour voix seule.

Mise-en-scène

Le terme ici est à prendre au pied de la lettre, comme si, physiquement, l'action consistait à mettre, en scène, ces mots, l'énergie, le souffle qui les a portés sur la page, de cette façon là, dans cette topographie là.

Pas plus que la voix propre de tel ou tel personnage, il ne s'agit pas de jouer la voix de Hélène Bessette, mais que la voix humaine de l'actrice fasse entendre par son corps la voix d'encre d'Hélène Bessette et toutes les voix qu'elle fait naître en corps noirs sur blanc.

Dire le roman-poème, en plaçant non pas les personnages dans la situation décrite, mais le spectateur dans la situation provoquée. Tenter avec le public ce qu'Hélène Bessette propose entre l'auteur et le lecteur, quand elle revendique un roman *contractuel et inachevé*.

Pas de représentation. Personne ne prend en charge les personnages - et nous en débarrasse par la même occasion. Non. Madame Besson & co ne sont pas dans leur salon, là-bas, loin, ailleurs ; elles flottent dans la salle.

La démarche s'appuie sur un training physique, vocal et de respiration.

Vient ensuite un travail sur l'imaginaire sur les mots, les personnages et les situations évoquées, qui permet de faire du texte un tissu extrêmement précis et concret.

Puis il s'agit de travailler de façon très pragmatique à la partition suggérée par l'écriture de Bessette jusque dans la topographie de la page afin de trouver le rythme, le tempo, la respiration du texte et son voyage dans le corps et la voix de l'actrice. L'adaptation se fait au plateau.

Par le rythme, on s'abstrait progressivement de l'interprétation pour laisser le texte prendre corps.

Scénographie.

De la même façon que les personnages disparaissent instantanément si on cherche à les représenter, il est impossible de rien figurer. On n'a droit à aucun appui. Les appuis se dérobent et conduisent radicalement à la chute. Il faut donc être seul. Pas de décor.

Le travail de scénographie consiste ici à agir sur les perceptions physiques, et à stimuler par le traitement de l'espace l'imaginaire du spectateur et un rapport aussi intime que possible entre chacun et l'œuvre.

Lumière.

L'écriture de Hélène Bessette est terriblement sombre, dans son humour, dans sa cruauté. Elle jette une lumière crue sur les choses. Mais elle crée aussi un halo proprement lumineux. Elle crée de la lumière au bout du tunnel, même si elle crée en même temps le tunnel qui maintient impitoyablement la lumière à distance.

Il y a la nuit noire. Et cette qualité particulière de la lumière blanche de la lune.

(L'ombre de Ida plane sur tout le récit. Les seuls mots qu'on a pu tirer d'elle : "Je suis un oiseau de nuit".)

La lumière ici sera travaillée non seulement pour éclairer, mais aussi pour sa qualité propre. On s'inscrit dans cette démarche. La lumière prend une part active à la traversée du récit. Noir dense. Blanc strident.

Univers sonore.

La Passion selon Saint Jean, citée par Hélène Bessette, version Joy Division ou Sex Pistols. Les frottements. Les bruissements. Le cri du frein. Le silence. Le vol d'un oiseau de nuit.

Onde de choc.

Cette résonance profonde dont je parle, ça n'est pas parce que c'est moi, pas parce que j'aurais une sensibilité propice à Hélène Bessette. C'est parce que cette façon ra(va)geuse qu'elle a de faire s'entrechoquer les mots, les choses, tout, crée un espace vertigineux qui vous happe et où les choses résonnent. Et on ne peut pas mesurer l'onde de choc de ces sursauts intimes et profonds.

Alors, la nuit, dans l'ombre douce,

Le Délire la prend

La perte d'équilibre

la prend.

La vague l'emporte.

Hélène Bessette (1918 - 2000)

Hélène Bessette publie son premier roman, *Lili pleure*, chez Gallimard en 1954. Elle a 35 ans.

Elle arrive de Nouvelle Calédonie, où elle avait accompagné son mari, pasteur, dont elle vient de divorcer. Après la lecture de Marie Désoublie, roman en feuilleton publié dans *Evangelies-Sud*, l'ethnologue Maurice Leenhardt l'a recommandée à Michel Leiris.

Débarquée à Roubaix où elle a obtenu un poste d'institutrice et où elle loge avec son fils dans un hôtel situé en face de la gare, elle écrit. Le 4 décembre 1952, alors qu'elle a rendez-vous plus tard dans la journée au Seuil avec Francis Jeanson et Paul Flamand, Raymond Queneau lui fait signer un contrat pour dix livres chez Gallimard. « Enfin du nouveau ! », s'exclame-t-il, décidé à faire connaître celle qu'il considère comme un écrivain majeur du XX^{ème} siècle.

De fait, Marguerite Duras, Nathalie Sarraute, Simone de Beauvoir ou Dominique Aury, Alain Bosquet ou Claude Mauriac, Claude Royet-Journoud ou Bernard Noël, partagent l'enthousiasme de Raymond Queneau et apportent à Bessette un soutien fidèle. « *La littérature vivante, pour moi, pour le moment, c'est Hélène Bessette, personne d'autre en France* », disait Duras, qui lira encore des extraits de l'auteure sur France Culture.

Hélène Bessette obtient le prix Cazes pour *Lili pleure*, d'autres de ses romans sont retenus sur les listes du Goncourt et du Médicis.

En 1956, Bessette fonde le **G**ang du **R**oman **P**oétique. Une revue doit exprimer son idée du roman. Ça sera *Le Résumé 1* en 1969 (100 exemplaires dont 70 vendus), puis *Le Résumé 2*, qu'elle ne parviendra jamais à faire paraître, en dépit du soutien d'André Malraux. L'œuvre de Bessette, si elle peut être rapprochée du nouveau roman, ne ressemble à aucune autre.

Malgré l'intérêt formidable qu'elle a suscité dans les milieux littéraires et le soutien de nombreux écrivains majeurs de son temps, son œuvre ne trouve qu'un écho décevant auprès du public.

Renvoyée de l'Education Nationale après de multiples mutations, femme de ménage, répétitrice, domestique en Suisse ou en Angleterre, Hélène Bessette doit faire face à des difficultés matérielles de plus en plus insurmontables. Son caractère difficile, la frustration de ne pas connaître un plus grand succès et que Gallimard refuse de publier certains manuscrits qui lui tiennent fortement à cœur, la mènent au bord de la paranoïa. Elle perd ses derniers soutiens.

Ida ou le délire est son dernier roman publié (1973). Après sa rupture avec Gallimard, elle continue d'écrire, jusqu'à la fin de sa vie, mais ne sera plus éditée. Elle meurt au Mans le 10 octobre 2000.

La collection LaureLi, aux éditions Léo Scheer, offre aujourd'hui la possibilité de (re)découvrir cet écrivain majeur et pourtant injustement méconnu.

Romans :

Lili pleure, Gallimard, 1953

maternA, Gallimard 1954 ; rééd. Editions Léo Scheer, coll. « Laureli », 2007

Vingt minutes de silence, Gallimard, 1955

Les Petites Lecocq, Gallimard, 1955

La Tour, Gallimard, 1959 ; rééd. Editions Léo Scheer, coll. « Laureli », 2010

La Route bleue, Gallimard, 1960

La Grande Balade, Gallimard, 1961

N'avez-vous pas froid, Gallimard, 1963

Si, Gallimard, 1964

Suite suisse, Gallimard, 1965 ; rééd. Editions Léo Scheer, coll. « Laureli », 2008

Garance Rose, Gallimard, 1967

Les Petites Lilshart, Gallimard, 1967

Le Divorce interrompu, Gallimard, coll. « Le manteau d'Arlequin », 1968 (Théâtre)

Ida ou le délire, Gallimard, 1973 ; rééd. Suivie de *Le Résumé*, Léo Scheer, coll. « Laureli », 2009

Le Bonheur de la nuit, Editions Léo Scheer, coll. « Laureli », 2006

Bibliographie :

Julien Doussinault, Bessette. Biographie, Editions Léo Scheer, 2008

Revue IF n° 30 consacrée à Hélène Bessette, avec des inédits (2007)

Dossier consacré à Hélène Bessette dans la Revue Littéraire n° 28 5 Editions Léo Scheer, (2006)

Anaïs de Courson conception et interprétation

Après des études littéraires et de sciences humaines (hypokhâgne, DESS Science Po), Anaïs de Courson se tourne vers le théâtre. Formée à l'Ecole du Passage (Niels Arestrup et Alexandre Del Perugia), elle joue notamment sous la direction de Jerzy Klesyk, dont elle accompagne le travail sur l'œuvre du dramaturge Howard Barker (*Judith ou le corps séparé*, *Les Possibilités*, *Faux Pas*).

Elle travaille également avec des metteurs en scène anglais et américains (Ruth Handlen, Mick Collins, Cole Godvin) dans le plaisir d'une langue autre, à la recherche de la sienne propre. Elle intègre à New York la compagnie Apollo IAT, qui sous la direction de Robert Taylor développe une exploration de l'œuvre de W. Shakespeare axée sur le rythme, le souffle, les différents niveaux de langage.

Toujours dans ce questionnement sur le "dire" - la nature de l'acte, la portée du geste -, elle conduit plusieurs travaux avec des danseurs et des comédiens.

Elle est l'auteur de poèmes et de chansons, de deux spectacles pour enfants et de la pièce musicale *Histoire Sans Nom* (mais en trois volets), qu'elle a mis en scène.

Elle a travaillé avec Jean-Yves Ruf comme assistante à la mise en scène pour la pièce *Bab et Sane* puis pour l'opéra *Agrippina*, de Haendel, et se prépare à l'assister de nouveau pour *Don Giovanni* de Mozart et *Elena*, de Cavalli.

Bastien Courthieu lumière

Très tôt, il travaille derrière, autour et pour la scène. Son parcours atypique, souvent autodidacte, l'a mené à signer ses premières mises en scène dès l'âge de 17 ans. (*Le Tableau des Merveilles* de J. Prévert, *Macbett* de Ionesco, *La Jalousie du Barbouillé* de Molière, *La Mastication des Morts* de P. Kermann). Après des études en Arts du Spectacle à l'Université Bordeaux III, il démarre sur « le tas » pendant deux ans avant d'entrer au CFPTS dont il sortira avec la mention du jury.

Depuis 2005, il assure la fonction de régisseur général au sein de l'Art Eclair et travaille à la fois pour le Théâtre du Rond-Point, le Théâtre National de l'Odéon, la MC93 de Bobigny, l'Académie Fratellini. Depuis 2006 et la création lumière largement saluée de «Blue-s-Cat» de Koffi Kwahulé dans une mise en scène de l'auteur à la Chapelle du Verbe-Incarné, il signe notamment les lumières pour Olivier Brunhes, Philippe Brigaud, Régis Santon, Robert Plagnol,... En 2009, il rejoint la Compagnie du Hanneçon, et tourne actuellement « Raoul », la dernière création de James Thierrée.

Claudia Jenatsch scénographie et costume

Claudia Jenatsch est née à Berne (Suisse). C'est dans l'atelier de sculpture de Erhard Stiefel pour *Les Atrides* d'Eschyle au Théâtre du Soleil qu'elle scelle définitivement son orientation professionnelle. Elle intègre l'académie des Beaux Arts de Vienne, section scénographie et costumes dans la classe d'Eric Wonder, dont elle devient la collaboratrice pour la pièce *John Gabriel Borkmann* (mes : Luc Bondy), ainsi que pour *Le Cercle de craie Caucasien* (mes : Ruth Berghaus) et dans plusieurs Opéras.

Elle travaille ensuite avec Gilles Aillaud pour "En attendant Godot" et "La mouette" (mes : Luc Bondy), "Anna Christie" (mes : Philippe Clévenot) et "Le journal d'un disparu" (mes : Klaus Michael Grüber). Assistante scénographe de Wilfried Minks et Karl-Ernst Herrmann, elle collabore également avec Florence von Gerkan, Frida Parmeggiani, Rudy Sabounghi et Andrea Schmidt-Futterer en tant qu'assistante costumes.

Aujourd'hui, elle crée les décors et les costumes dans de nombreux théâtres et opéras notamment pour l'Opéra de Dijon, l'Opéra de Lille, l'Opéra de Cologne, le MC 93 Bobigny, le Théâtre Vidy à Lausanne, la Comédie de Genève, la Staatsoper Hamburg.

Elle travaille régulièrement avec les metteurs en scène Jean-Yves Ruf, Johannes Erath et Barbara Nicolier. Elle travaille également en étroite collaboration avec la compagnie de danse Paul les Oiseaux, pour laquelle elle crée la scénographie.

Entre 2007 et 2010, elle a donné des cours de scénographie au département Etudes Théâtrales de l'Université de Lille 3.

Extraits de presse.

« Bessette transforme les états d'âme du coeur en sons. (...) Un vrai trip littéraire. »
Émily Barnett, *Grazia*, 28 janvier 2011. (à l'occasion de la sortie de *N'avez-vous pas froid*)

« Le tableau, sans décor ni figures, sans échappatoire, est infiniment cruel, saisissant d'âpreté et de justesse. »
Nathalie Crom, *Télérama*, 12 janvier 2011. (à l'occasion de la sortie de *N'avez-vous pas froid*)

« *Ida* est le dernier texte d'Hélène Bessette que la maison Gallimard accepta de publier, en 1973. *Ida* est domestique. Dans une ouverture inouïe, plus déroutante encore que le brillant début de *Materna*, Bessette ventriloque la patronne, ou les patronnes successives d'*Ida* - et se laisse ventriloquer par elle(s). *Ida. Regardez pas vos pieds comme ça. Levez un peu la tête. Pourquoi baissez-vous toujours la tête comme ça ? Vos pieds... vous les connaissez. Ils ont grandi avec vous. Vous les avez toujours vus vos pieds. Vos pieds. Pas vrai. Ida. Votre vie bornée par vos énormes pieds.* Le délire du titre, ce sont les voix des dominants, bien sûr, mais aussi celui, possible, d'*Ida*, et puis sans doute celui de la romancière, *Hélène Bessette de chez Gallimard*, comme elle disait d'elle-même, mais encore le dé-lire requis du lecteur, car il nous faut réapprendre à lire ici, un texte aux repères génériques défaits, recomposés, un texte à la croisée du roman, de la poésie, du théâtre, du cinéma - montage, didascalies internes (souvent très drôles - le drame bessettien est parfois comédie), poids des blancs typographiques et des passages à la ligne, théorie intégrée du roman... le "système" Bessette est au point dès les premières œuvres - mais ce dernier livre a quelque chose de poignant, et le désespoir qu'il porte ne peut qu'avoir aujourd'hui, en ces temps où les dindons de la farce sont plus que jamais éternellement les mêmes, un écho terrible. »

Nathalie Quintane, *Sitaudis.fr*, 2009

« Texte virtuose et grinçant, formidable travail de montage à la croisée du roman, de la poésie et du théâtre. Neuf ans après la mort d'Hélène Bessette, la réédition de ses livres permet de découvrir l'une des écrivains françaises les plus excitantes de la seconde moitié du XXe siècle. Pas moins. »

Raphaëlle Leyris, *Les Inrockuptibles*, 23 juin 2009. (à l'occasion de la sortie de *Ida ou le délire*)

« Une écriture extraordinairement singulière et libre. (...) Hélène Bessette brise le récit, invente des formes, jette les phrases, les mots, sur les pages dans de savants arrangements : et toujours l'essentiel est dit, de la nature humaine, de ses vices, de ses vertus, de sa drôlerie, de son ordinaire. »

Martine Lecoer, *Télérama*, 24 janvier 2007.

« L'oeuvre d'Hélène Bessette est fort, novatrice, originale, cohérente. Il suffit de laisser au vestiaire le lecteur de littérature de confort que nous sommes et de se laisser guider. Comme au théâtre. Embarqués avec Bessette, nous ne pouvons pas plus nous arrêter sur le toboggan des mots que le spectateur de *Phèdre* ou *Hamlet*. » Alain Nicolas, *L'Humanité*, septembre 2006.

« Voilà un "olnï" nerveux et saccadé, qui met en pièces une certaine idée du récit et démembrer ses personnages, façon cut-up, en ricanant. (...) Pas de leurre sentimental, ni même de psychologie, mais le théâtre sans syntaxe d'une société à nu. » Fabrice Gabriel, *Les Inrockuptibles*, 26 septembre 2006.

« Voici venu le temps des romans difficiles », disait Hélène Bessette. Cette formule dissuasive signifiait, précisait-elle, que le roman devait « combler son retard sur les autres arts » et se fixer la poésie comme horizon. Un programme dont l'ambition égalait celle du nouveau roman, un ensemble d'écrivains qui furent ses contemporains, et avec qui elle ne se confondit pas. La tension poétique d'Hélène Bessette, plus que vers le questionnement du récit ou la remise en cause du personnage, la porte vers la langue. (...) Se pencher sur ces pages, à y tomber, pris dans l'attraction vertigineuse des phrases lancées dans le vide par cette voix qui parle: c'est l'expérience qui attend le lecteur.

(...) C'est l'aventure de la langue qui constitue la grande affaire d'Hélène Bessette : comment les mots vont trouver leur place dans la « page désarticulée de ma vie », comment l'écriture peut non pas agir, persuader, convaincre, ni même produire une vision claire de la situation, mais accéder à un discours, un flux sans coupure, sans retour, sans contradiction, c'est le nœud même, poignant, du roman. Aller au-delà de « l'ombre coupée de la lettre blanche », but du flot d'écriture déclenché par ces envois pressés, où l'angoisse porte plus sur le dire que sur ce qui adviendra. »

Alain Nicolas, *L'Humanité.fr*, 6 janvier 2011

« Refusant les artifices du roman, l'écrivain s'est concentrée sur la mécanique des êtres : « Mon œil unique et fidèle, à optique à enregistrement perfectionné, à vingt dixièmes de vision, mon œil bien visionné s'est fixé sur : /le Monde près de moi en délire/Cette Humanité aux Portes/aux portes de la folie.» Ne restent que les mots crus et la syntaxe minimale, les angles d'une écriture « irritante, recherchée, presque hystérique, selon Alain Bosquet, [qui] finit par s'imposer dans un grand délire majestueux ».

Claire Paulhan, *Le Monde des livres*, vendredi 3 novembre : *Hélène Bessette : furieusement moderne*

Hélène Bessette - Extraits

« Vous nous jetez en plein récit. On ne suit pas le fil de votre histoire.
Le roman, cet instant de désordre dans l'ordre général.
Cet instant d'inconnu dans le connu.
On ne dit plus rien.
On écoute.
Pour saisir le peu le bref langage des voix rapides. »
(*Le Résumé 2*, Laureli/Léo Scheer, 2009)

« L'héroïne est absente.
Absente de Paris. Héroïne par défaut. En fuite. Disparue. Morte.
(Peut-être). En tout cas non présente.
Le nom seul est resté. Sur la tombe.
Gravé sur le marbre de la tombe.
Le nom seul subsiste. Qui était cette personne ?
Qui est cette personne ? Qui est cette femme ?
Mais qui était donc cette dame-là ? »
(*Garance rose*, Gallimard, 1965)

« De la Chose-Ida qu'on avait toujours vue
On passe à la Personnalité-Ida
Que l'on n'avait jamais vue.
Ida-Personnalité
Voilà la vérité
Consciente de sa misérable condition
(humaine)
jusqu'au désespoir
jusqu'aux douleurs sans fond
Desesperados Ida
Doele Ida
Partagée arrachée divisée.
Le rôle qu'elle joue. Contre la personne qu'elle est.
Obéir-être docile-servile-silencieuse.
Répondre aux appels
Quand il fallait ne pas obéir ne pas être docile ne pas être servile
et
hurler

HURLER DE PEUR.

(*Ida ou le délire*, Laureli/Léo Scheer, 2009)

contact :

anaïs de courson
06 14 39 47 11

compagnie ahora ya
ahoraya.theatre@gmail.com
maison des associations
206 quai de valmy
75010 Paris